

Prendre le maquis

Julie Mazzieri

Numéro 76, printemps 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91210ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mazzieri, J. (2019). Prendre le maquis. *L'Inconvénient*, (76), 5–8.

Prendre le maquis

SANS MOBILE APPARENT Julie Mazzieri

« Prenez le maquis, ne laissez croire à personne que vous êtes en train de travailler », conseillait Marcel Duchamp aux *artistes de demain*. Eh bien...

À qui le dites-vous. J'ai littéralement pris le maquis il y a une dizaine d'années : je suis allée vivre en Corse. C'était la meilleure chose à faire, me semblait-il, à cette époque. Je me suis tout d'abord installée dans un hameau perdu dans la montagne – un véritable nid d'aigle perché tout au bout d'une route escarpée, où une quinzaine d'habitants vivaient dans la mésentente la plus parfaite. Puis quelques années plus tard, j'ai posé mes cartons dans un ancien village de pêcheurs au début du cap Corse. « Tu voyages peu, mais tu déménages beaucoup », m'a un jour fait remarquer un ami. Nous nous sommes amusés à compter toutes les adresses que j'avais eues : vingt-six. Certains endroits n'avaient même pas d'adresse. Et j'en ai certainement oublié.

Aujourd'hui, j'écris ces quelques lignes de mon bureau situé au dernier étage de la Maison Colombani. Il s'agit de l'un de ces *palazzi* construits à Bastia au début du siècle dernier à la façon des « maisons d'Américains » – ces demeures patriciennes édifiées par des Corses partis faire fortune dans le commerce aux Amériques. La Maison Colombani se trouve dans le quartier Colombani. Mes voisins sont des gens tout à fait charmants. Le genre de voisins que vous êtes heureux de croiser sur le palier. Ils s'appellent pour la plupart « madame » ou « monsieur Colombani ». Notre « palais » n'est sans doute pas comme vous l'imaginez. C'est un palais modeste qui montre quelques signes du temps. Rien de bien grave, voyez-vous, un peu d'eau qui s'infiltrer par les fenêtres de la cage d'escalier et nous oblige à passer la serpillière après l'orage, la peinture qui s'écaille et révèle de grands pans de murs anciens, la porte d'entrée couverte de rouille qui, selon les saisons, ferme mal ou ne s'ouvre plus, les palmiers décapités par les charançons et que personne ne se résout à abattre. C'est donc au dernier étage de ce palais qui n'en est pas vraiment un que j'ai monté mes quelques cartons et installé mon bureau.

On dirait que j'écris mes mémoires. C'est grotesque. On dirait que j'ai cédé à cette envie irrésistible qui consiste à parler de soi, à soulager ses déman-

N'avez-vous pas remarqué cette nouvelle fantaisie qui consiste à exhiber les écrivains sous des chapiteaux ?

geaisons intimes en public. Ce n'est pas cela. Soyez patients. Ce n'est pas de moi que je veux parler. Je ne l'ai jamais fait. Ce n'est pas maintenant que je vais commencer. J'ai toujours éprouvé un certain ridicule à « me livrer ». Mais comme bien des prosateurs, je crois disposer de plus de temps que tout le monde et je ne vais au but que par des détours. Et comme tous ceux qui disent rarement le fond de leur pensée, je m'exprime mal et par à-coups ; quelques salves de bègue avec lesquelles mon interlocuteur doit s'arranger. Allez, un petit effort. Voilà, on y est. C'est de l'histrion littéraire moderne que je veux vous parler. De toutes ces bouffonneries « littéraires » auxquelles l'écrivain contemporain se prête et qui l'éloignent du seul endroit où il devrait se trouver, c'est-à-dire dans son bureau.

Le travail intellectuel tient à mille circonstances. L'une d'elles, et non la moindre, est de disposer d'une « chambre à soi ». C'est ce minuscule territoire si difficilement conquis, cette enclave de quelques mètres carrés que l'écrivain devrait garder jalousement. Dès lors qu'il dispose d'un tel endroit, tout devrait rouler. Or rien ne semble aller de soi dans le bureau d'un écrivain. Entre ces quatre murs, tant de choses peuvent l'empêcher de faire ce qu'il a à faire. « Il y a des paresseux qui trouvent dans la couleur des rideaux de leur chambre une raison pour ne jamais travailler », écrivait Baudelaire au sujet de lui-même. Croyez-moi, un bureau dans le maquis vous offrira mille raisons – rares et exotiques ! – de ne pas écrire une seule ligne de la journée.

Ainsi, je peux vous assurer qu'il est absolument impossible de réfléchir correctement avec une chauve-souris suspendue au-dessus de la tête. Inutile d'expliquer.

Impossible aussi de travailler avec une compagnie de sangliers juste sous la fenêtre. Voilà des invités qui font vraiment beaucoup de bruit en mangeant. L'esprit se dissipe non pas tant à cause du boucan phénoménal qu'ils font en retournant le jardin avec leurs puissants groins – il y a d'ailleurs quelque chose de joyeusement obscène dans ce grommellement confus – mais surtout parce que vous n'avez jamais vu cela en vrai, un sanglier, et que vous ne pouvez faire autrement que de regarder. Il faudrait déterminer ce qui rend cette bête si particulièrement inamicale. C'est à cause de la tête, pensez-vous. Beaucoup plus anguleuse que celle du porc domestique. Non, c'est à cause de la crête. Toutes ces soies noires et dures plantées dans l'échine lui donnent un air belliqueux. Un dos hérissé de dards, de javelines, écrivait Ovide à propos du sanglier de Calydon. Il faudrait retrouver cette traduction ancienne des *Métamorphoses*. Il faudrait lire ce qu'a écrit Buffon au sujet de ces suidés. Mon Dieu, quelle joie que les œuvres de Buffon. Que dit-il de leurs canines redoutables ? On doit croiser des hardes de sangliers chez Leconte de Lisle et Banville. Et la bête a de quoi plaire à Michaux aussi. Les dents – deux dagues blanches, voilà à quoi elles me font penser. Le sanglier a une laryngite. Le sanglier n'est pas très méthodique. Il laboure tantôt à droite, tantôt à gauche. Bientôt, mon jardin n'est plus un jardin, mais la vaste plaine ravagée d'Arcadie. Il suffirait d'ouvrir la fenêtre et de crier quelque chose pour faire déguerpir ces malotrus. Mais que crie-t-on à un sanglier ?

Toujours dans le jardin – c'est l'été. Nous sommes au mois d'août, le matin. Il n'est pas encore dix heures et le soleil frappe déjà si fort qu'il faut fermer les volets pour travailler. Une étrange odeur entre par la fenêtre. Certaines femmes du village commencent à cuisiner très tôt dans la journée, mais cette fois-ci ce n'est ni l'odeur de la friture ni celle de la viande qui me parvient. C'est une odeur capiteuse, entêtante. Incongrue. Du nerf ! Il n'est pas midi et j'ai une page à terminer. Mais je pourrais jurer que c'est une odeur d'alcool. C'est bien cela. Mon bureau empeste l'eau-de-vie. Le Cointreau. Le Grand Marnier. C'est à donner la nausée. J'ouvre les volets et découvre en contrebas un champ d'oranges putréfiées – un immense pourrissoir – qui attend d'être déblayé.

Mais le pire, c'est la mer. De ma fenêtre, on ne voit qu'elle. Par temps clair et venteux, il est possible d'apercevoir l'île d'Elbe, l'île de Montecristo et même

la côte italienne. J'ai mis beaucoup de temps à comprendre que c'est une grande erreur de placer sa table de travail face à la mer. Face à la mer, on ne peut rien faire d'autre que de regarder la mer. Combien de journées passées à regarder défiler les traversiers, à lever la tête dès que retentit une corne de brume, à maudire les touristes qui vont débarquer ? Or après toutes ces heures de contemplation, je ne sais toujours pas comment parler de la mer. L'infini, la profondeur, la couleur, les vagues, l'écume. Il faudrait tout d'abord débarrasser la mer des poncifs qui la recouvrent et qui s'imposent à mon esprit dès que je tente de la restituer. Quel travail colossal. Ce n'est pas le moment. Plus tard, plus tard. De toutes façons, mon truc, ce sont les champs de maïs et les tempêtes de neige. Pour l'instant, je n'ai rien trouvé de mieux que de faire pivoter ma chaise de quatre-vingt-dix degrés et de sacrifier la mer.

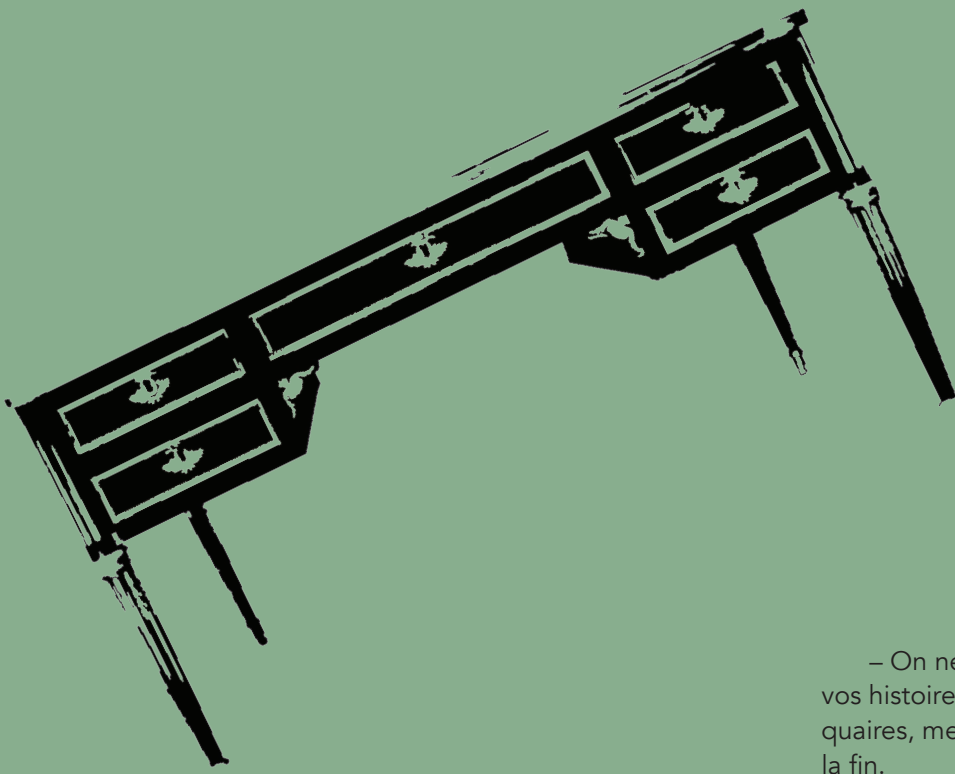
J'ai déménagé tant de fois que j'ai fini par égarer le peu de meubles que je possédais. Je ne sais plus ce que j'en ai fait. Ils sont quelque part entre les Bois-Francs, Montréal, Yellowknife, Paris et la Corse. Tant et si bien que j'ai commencé à vivre dans des « meublés ». Quelle vie étrange. Une décennie de villégiature. Il est normal qu'on se soucie peu de fournir une table de travail dans ces locations destinées aux vacanciers. S'il est fort désagréable de travailler sur une table ronde ou sur une table dont le tiroir trop bas vous empêche de croiser les jambes, s'il est pénible de s'installer à un meuble flambant neuf, je peux vous assurer qu'il est tout à fait impossible d'écrire un paragraphe convenable sur une table en verre. Autant écrire sur ses genoux. Ainsi, en arrivant dans mon palais bastiais, je me suis dit qu'il était temps que j'aie un vrai bureau. « Un bureau dans un bureau », voilà enfin quelque chose de sérieux. Mais cela ne va pas de soi. J'avais en tête l'une de ces petites tables en châtaignier que j'avais vues un peu partout dans les maisons de village. Un bureau le plus simple qui soit : un épais plateau posé sur quatre pieds droits, solides. J'ai couru toutes les brocantes de la région. Pas un seul bureau en châtaignier – même vermoulu. J'ai fait les puces, feuilleté toutes les petites annonces. Rien. Nunda. Puis quelqu'un m'a parlé d'un antiquaire situé de l'autre côté de la zone industrielle, juste après la « casse automobile ». Pourquoi pas.

Le bureau était trop cher et n'avait rien de rustique. C'est un bureau Louis XVI – ou Louis-Philippe, je ne sais plus – sobre et élégant avec ses longs pieds cannelés et ses deux grands tiroirs qui ferment à clé, ses dimensions harmonieuses, sa patine exquise. « Je me suis saignée pour un bureau de notaire », me suis-je répété pendant les trois jours qui ont précédé la livraison. Or le prix et l'esthétique n'étaient rien à côté de l'obstacle qui allait se présenter. À l'heure convenue, c'est avec le plus grand soin que l'antiquaire et son fils ont monté le meuble jusqu'au cinquième étage. On le met où ? Juste là, suivez-moi. C'est à peine un couloir. Plutôt un coude. Suivi d'une porte. Suivie d'un autre coude. Il en est ainsi dans les palais biscornus. Les deux livreurs n'en croyaient pas leurs yeux. Ils ont poussé, tiré, soulevé, tourné le meuble dans tous les sens. Il fallait se rendre à l'évidence : le bureau ne voulait pas passer. Il manquait quelques centimètres. Démontez le cadre de la porte ? Idée stupide. Louer une grue et le faire entrer par la fenêtre ? Onéreux et même impossible à cause des balcons. Nous sommes allés prendre un café.

– Je vais lui scier les pieds, a dit l'antiquaire.

L'opération me semblait peu orthodoxe et surtout très risquée pour un meuble ancien. Mais bon, il y avait plus de deux heures que l'antiquaire et son fils étaient là, midi allait sonner, il fallait bien prendre une décision et l'antiquaire était antiquaire, après tout. Mon bureau est donc reparti de l'autre côté de la zone industrielle pour revenir quelques jours plus tard sur deux jambes. L'éclopé m'a tout de suite paru moins prétentieux. Il est d'ailleurs entré dans la pièce sans rechigner. Deux minutes plus tard, il était couché sur le dos et l'antiquaire lui recollait les pieds en souriant. Il ne peut plus sortir maintenant.

•



– On ne voit pas du tout où vous voulez aller avec vos histoires de sangliers, de paquebots et d'antiquaires, me reprocheront certains à quelques lignes de la fin.

– Nulle part. Justement. Je ne veux aller nulle part. Avec tout le mal que je me suis donné pour faire entrer un bureau dans mon bureau – autant dire à faire entrer une île sur une île – vous comprendrez bien que je n'aie plus envie de le quitter. Voyez-vous, les salons me rebutent. Je me sens formidablement ridicule derrière une pile de livres que j'ai déjà écrits. Un animal grotesque : voilà en quoi je me transforme dès que l'on me sort de mon bureau. D'ailleurs, n'avez-vous pas remarqué cette nouvelle fantaisie qui consiste à exhiber les écrivains sous des chapiteaux ? Permettez que je me méfie. Et pour une simple photographie – quelles poses ! quelles contorsions ! Mon Dieu, quelle incroyable souplesse ! Vous auriez raison de me rétorquer que certains ne se font pas prier pour orchestrer leur propre mise en scène ou exécuter un petit tour de chant dans les porte-voix des réseaux sociaux. Très bien, chacun son affaire. Or je suis certaine qu'il existe encore quelques lecteurs qui n'en demandaient pas tant. Il doit bien y en avoir deux ou trois qui aiment l'idée qu'un écrivain reste dans son bureau.

– Vous n'êtes vraiment pas sortable. On ne vous invitera plus.

Peu importe. Chacun son ridicule. Je n'en suis pas à un paradoxe près. Voilà ce à quoi je pense parfois dans mon drôle de Parnasse, dos à la mer, penchée au-dessus de mon bureau aux jambes cagneuses. Quelle étrange chose que l'animal littéraire. Le seul qui quitte sa savane, sa banquise ou sa forêt pour courir derrière la caravane du cirque et proposer son numéro : « Et moi ! Et moi ! Et moi ! Je sais faire la pirouette. » ■